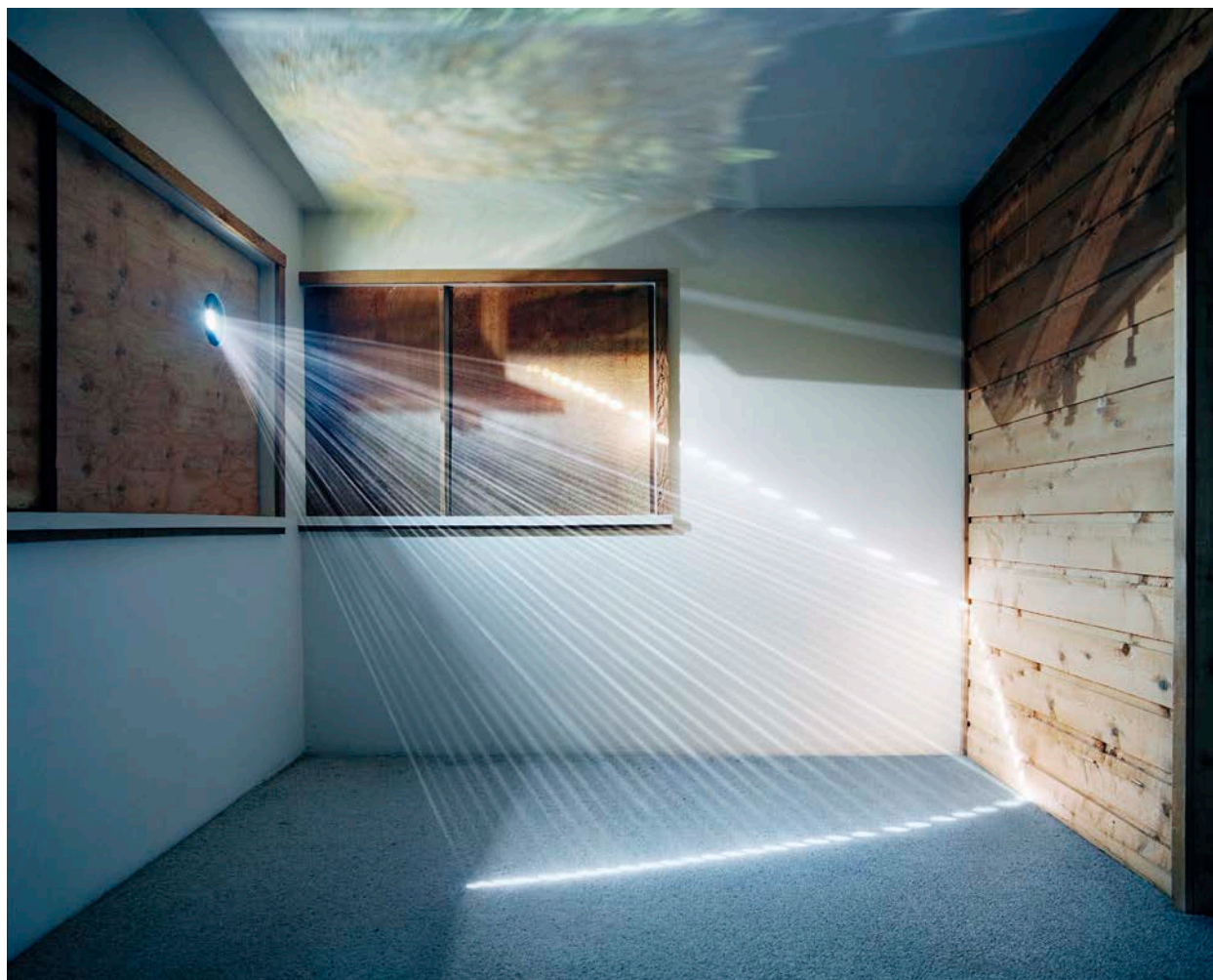


James Nizam, *Frieze*, 2016. Impression argento-numérique, 122 x 152 cm. Avec l'aimable permission de la Galerie d'art Stewart Hall.
Photo : James Nizam.



Exposition Lumina

Élisabeth Recurt

GALERIE D'ART STEWART HALL

POINTE-CLAIRE

7 JUILLET –

25 AOÛT 2019

De manière à mettre en perspective le potentiel que génère la lumière en tant qu'objet et sujet, Émilie Granjon et Laurent Lamarche ont commissarié l'exposition collective *Lumina*. Les artistes réunis proposent des stratégies inattendues de réflexion, projection et diffraction lumineuse provoquant un décalage : ce que l'œil perçoit n'est pas toujours ce que le cerveau reconnaît et inversement. Paradoxes d'un monde entre réalité et illusion, densité et transparence, apparition et dissimulation : phénomènes par lesquels les artistes perturbent nos attentes, insufflent une précarité de perception, brouillent les frontières.

Déjouer nos sens est certainement un objectif essentiel de Magalie Comeau qui présente une œuvre d'une telle précision que nous avons peine à croire qu'il s'agit ici de peinture. Si l'imagerie de synthèse, engendrée technologiquement, peut parfois nous faire croire en une illusion, ici c'est l'illusion d'une imagerie de synthèse qui apparaît par le procédé de la peinture, ce qui reste assez confondant. Aucun coup de pinceau, même le plus fin qui soit, n'est décelable. Intitulée *Condensation de parties discrètes qui redonnent le temps qu'elles ont pris* (2014), l'œuvre procède de subtils dégradés et propose un volume abstrait à la tridimensionnalité étonnante. Conjugaison de faisceaux lumineux, profusion de trajectoires, points de fuite éparpillés, notre regard cherche une logique entrevue quelques secondes puis déjouée en un instant.

Virtuose de la découpe, du graphisme spatial et des subtilités de la lumière, Lisette Lemieux présente, pour sa part, *Maelstrom diurne* et *Maelstrom nocturne* (2009-2010), deux boîtiers cubiques mettant en scène une architecture de papier ciselé. Une source lumineuse émanant des profondeurs des boîtiers met en relief une organisation spatiale circulaire. Dans *Maelstrom diurne*, celle-ci est structurée par un réseau de découpages de papier blanc ondulant et simulant un mouvement

grâce à l'alternance d'entailles convexes et concaves, ce qui induit un effet de surélévation et de descente. Pour *Maelstrom nocturne*, les découpes concaves et noires, placées dans un boîtier de même couleur, sont recouvertes de plaques de verre givré et biseauté, qui provoquent une instabilité et un brouillage lorsqu'on se déplace. Dans ces œuvres, comme dans celle de Magali Comeau, les dégradés raffinés des formes jouent simultanément de leur pouvoir d'attraction et de mise à distance.

L'œuvre de Josée Pellerin, *Sous les paupières* (2017-2018), est une installation triptyque composée de trois longues feuilles de papier finement incisées présentant chacune, dans sa partie supérieure, la photographie d'un halo lumineux. Apparaissant au bas du triptyque, une phrase traverse les fins panneaux de papier : « un jour, sur un quai, un homme/de taille moyenne tenait/à la main un sac très lourd ». Ce qui paraît au départ être des photographies d'étoiles se révèle comme étant le résultat de captations photographiques de la lentille d'un projecteur en fonction, donnant à voir des scènes cultes du cinéma, ce dont il est impossible de se douter puisque nous occupons implicitement la place d'un observateur dos tourné à la projection, rivés à la lentille en action. L'artiste vogue entre réalité et illusion, documentation et fiction. Dans ce jeu de révélation/dissimulation, nous sommes l'otage : derrière nous se projettent des images que nous ne verrons pas, aveuglés par la source de lumière spectrale. Les incisions verticales des papiers matérialisent ces interstices entre matérialité et vide référentiel.

Loin de cette sobriété, Etienne Rey présente *Résonnance* de la série *Diffraction* (2019), une installation dont l'apparence change au gré de nos déplacements. Ses volumes en suspension, composés de nombreux plans orientés à l'oblique (miroirs et plaques de plexiglas recouvertes d'un film dichroïque) offrent des effets de diffraction autant que de projection. Ainsi joue-t-on d'une versatilité opacité/transparence mettant en doute notre relation au réel et notre sens de la perception. Au moindre nouveau point de vue s'opère une métamorphose de la configuration, mouvance mimée d'autant plus par les ombres portées animant une paroi murale. Ce foisonnement lumineux brouille notre appréhension de l'espace jusqu'à épuisement.

Beaucoup plus austère, la photographie *Frieze* (2016) de James Nizam met en scène une camera obscura traversée de rayons lumineux qui créent des formes immatérielles et pourtant visibles. Plus spécifiquement, la percée d'une des cloisons laisse passer un éventail de rayons pénétrant l'espace et modulant l'architecture. Ces fines lignes de lumière sont le résultat du temps d'ouverture de l'obturateur de la caméra : 60 ouvertures à cinq minutes d'intervalle ont été nécessaires, totalisant cinq heures de travail de captation. Nizam franchit ainsi la barrière de l'immatériel : le photographique mène au sculptural. Si la lumière est à la fois médium et matière, la caméra a retravaillé ici l'idée de fabrication sculpturale, jouant entre solidité, matérialité, impermanence et virtualité.

Pour quiconque a déjà vu des œuvres de Martin Messier, sa capacité à mettre en scène le son ne fait pas de doute : *Boite noire* (2015) se compose de deux boîtiers transparents animés de fluctuations de lumière et de son concordants. Les rayons sont visibles grâce aux particules de fumée en suspension (soufflée du soubassement de l'œuvre) frappées par les photons, la modulation de lumière se faisant selon une programmation qui oscille entre contractions et dilatations. D'une synchronie son/image surprenante, l'œuvre de Messier manie

ce double langage avec dextérité, nous donnant à voir ce que l'on entend et nous donnant à entendre ce que l'on voit. Par une bande sonore composée de manière à traduire chaque nuance de la projection (courbes et tracés, apparitions et disparitions des rayons lumineux fluctuants), l'artiste donne corps au son.

Enfin, avec *Encounters* (2018), le duo d'artistes Ivanov Stoeva réussit à outrepasser nos attentes par un surprenant jeu autour d'un écran qui est amené à révéler autant qu'à dissimuler ou transformer ce que l'on voit à travers et sur lui. La pièce *Encounter 1* (2018), montée sur socle, nous laisse entrevoir, à travers une paroi de verre, l'image de ce qui semble être un relief rappelant une masse de nuages ou une radiographie d'organes, tout en ombres et lumière. Ce savant modelé, possiblement photographié, évoque le mouvement. Pourtant, si nous passons de l'autre côté du boîtier, nous réalisons qu'il s'agit d'une couverture de survie en aluminium froissée et insérée à l'intérieur du contenant qui transmet ses réflexions lumineuses en surface. La pièce *Interferences* (2018), un monotype, s'inscrit tel un point d'orgue dans cette réflexion sur l'écran en présentant la surface encrée d'une pellicule lenticulaire pour écran plat. La logique de notre perception est déroutée par la démarche d'Ivanov Stoeva qui, comme chez les autres artistes de *Lumina*, dévoile à peine le processus de production. Ainsi, nous oscillons entre frustration et plaisir.

Élisabeth Recurt est historienne de l'art, critique d'art et professeure en histoire de l'art/arts visuels. Longtemps collaboratrice pour la revue *ETC.*, publiant des textes pour opuscules et catalogues, participant à des jurys, elle a renoué avec l'écriture fictive qui était à la base de ses performances alors qu'elle avait une pratique artistique. La littérature a donc pris en partie le relais sans restreindre son vif intérêt pour l'art public, le mode installatif et la multidisciplinarité.